



**HAL**  
open science

# Antoine Furetière, L'Aenéide travestie : remarques lexicographiques

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Antoine Furetière, L'Aenéide travestie : remarques lexicographiques. FRACAS, 2016, 36, pp.1-9. halshs-01316406

**HAL Id: halshs-01316406**

**<https://shs.hal.science/halshs-01316406>**

Submitted on 17 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# FRACAS

numéro 36

le 15 mai 2016

Groupe de recherche  
sur la langue et la littérature françaises  
du centre et d'ailleurs  
(Tokyo)

contact : [revuefracas2014@gmail.com](mailto:revuefracas2014@gmail.com)

Antoine Furetière, *L'Ænéide travestie* : remarques lexicographiques

Takeshi MATSUMURA

Parmi les œuvres d'Antoine Furetière, les lecteurs modernes retiennent surtout *Le Roman bourgeois* (1666) et le *Dictionnaire*<sup>1</sup>. Il en va de même pour les lexicographes. Le reste de ses productions ne mériterait-il pas d'attirer notre attention ? Il me semble que si. Du reste, dans sa thèse récente<sup>2</sup> Marine Roy-Garibal a montré plusieurs de ses intérêts, mais un examen lexicographique un peu plus approfondi me semble toujours rester à faire. Pour voir si une lecture de ses textes est enrichissante ou non, jetons un coup d'œil sur la première composition en vers burlesque de notre auteur. Il s'agit de *L'Ænéide travestie. Livre quatrième, contenant les amours d'Énée et de Didon*<sup>3</sup>, qui à ma connaissance n'a fait l'objet d'aucune édition critique.

Certes, dans sa thèse *Le Genre burlesque en France au XVII<sup>e</sup> siècle. Étude de style*<sup>4</sup>, Francis Bar a examiné ce texte pour en tirer un certain nombre de mots et d'expressions, mais il n'a pas suffisamment souligné leur intérêt historique. De plus, son travail a été rarement utilisé par les lexicographes et même quand il a été employé, il a subi de mauvais traitements. Lorsque par exemple la *Base historique du vocabulaire français*<sup>5</sup> s'en est servie pour le syntagme *ped de bæuf*, « sorte de jeu d'enfants »<sup>6</sup>, elle attribue à *L'Ænéide travestie* la date de 1694 à la place de 1649<sup>7</sup>. On peut se demander pourquoi ni le *Trésor de la langue française* de Paul Imbs<sup>8</sup> ni le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg<sup>9</sup> n'ont tiré profit de BarBurlesque, car le TLF, s.v. *ped*, se contente de citer une occurrence de *ped de bæuf*

<sup>1</sup> Antoine Furetière, *Dictionnaire universel* [...], 3 vol., La Haye et Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690. La première édition est suivie de la deuxième de 1701 et de la troisième de 1708.

<sup>2</sup> Marine Roy-Garibal, *Le Parnasse et le Palais. L'œuvre de Furetière et la genèse du premier dictionnaire encyclopédique en langue française (1649-1690)*, Paris, Champion, 2006.

<sup>3</sup> Paris, Augustin Courbé, 1649, 111 pages. Pour les citations que dans cet article je tire des textes des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, je distingue *i* et *j*, et *u* et *v*.

<sup>4</sup> Paris, D'Artrey, 1960. Je désigne cet ouvrage par BarBurlesque.

<sup>5</sup> Consultable sur le site suivant : <http://www.cnrtl.fr/definition/bhvf/>. Je désigne cette base de données par BHVF.

<sup>6</sup> Le syntagme se lit à la page 54 de *L'Ænéide travestie* (« Et que pour charmer ma tristesse Jouiast sur ma cotte sans cesse A frape-main, au pied de bæuf ») ; voir BarBurlesque, p. 175.

<sup>7</sup> Qui plus est, la première attestation qu'elle relève dans Saint-Julien, *Le Courrier burlesque de la Fronde envoyé à monseigneur le prince de Condé, pour divertir Son Altesse durant sa prison, lui racontant tout ce qui se passa à Paris en l'année 1648, au sujet de l'arrêt d'union* (éd. Janet, 1857, t. 1, p. 4) date non pas de 1648 comme elle le dit, mais de 1650 ; voir Célestin Moreau, *Bibliographie des mazarinades*, t. 1, Paris, Renouard, 1850, p. 243, n° 815. Ainsi, l'occurrence de 1649 chez Furetière s'avère la plus ancienne.

<sup>8</sup> Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. Je désigne ce dictionnaire par TLF.

<sup>9</sup> Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. Je désigne ce dictionnaire par FEW.

chez George Sand sans rien dire sur son histoire tandis que le FEW, t. 8, p. 295b, s.v. *pes* ne connaît ce syntagme que depuis le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1718. Dans le présent article, je vais étudier quelques mots et expressions remarquables qui brillent par leur précocité, en espérant qu'un examen systématique de l'œuvre d'Antoine Furetière sera réalisé dans un proche avenir.

Parmi les mots et les expressions qu'on trouve dans *L'Ænéide travestie*, il y en a plusieurs qui grâce à leur présence dans le *Dictionnaire* de Furetière étaient datées de 1690 dans la lexicographie. Un coup d'œil jeté sur le poème burlesque nous permet ainsi de proposer la date de 1649 à la place de 1690 comme l'année où ils ont laissé leur trace la plus ancienne. À cette catégorie appartiennent les cas suivants.

D'abord l'adjectif *borgnibus* au sens de « borgne ». Le mot est absent du TLF, de la BHVF et de BarBurlesque, mais le FEW, t. 1, p. 569b, s.v. *brunna* l'enregistre en se référant au *Dictionnaire* de Furetière dans ses trois éditions de 1690 à 1708. *L'Ænéide travestie* nous en fournit une attestation antérieure. En partant du vers 625 du livre IV de l'*Énéide* (*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*<sup>10</sup>), notre auteur nous offre une version burlesque de la manière suivante. C'est Didon qui parle :

Un jour de ma cendre peut-estre,  
Comme un Phœnix pourra renaistre  
Un Capitaine borgnibus<sup>11</sup>  
Qui vous les rendra bien camus. (p. 97)

Ce passage nous permet du reste de mieux comprendre ce que Furetière dit dans son *Dictionnaire*. En effet, dans l'article *borgnibus* (t. 1, p. 298a de l'édition de 1690) il fait remarquer que « Hannibal a été appelé burlesquement, Capitaine *Borgnibus* » (c'est l'auteur qui souligne). Sans préciser davantage, il a donc cité son propre texte.

L'occurrence de *L'Ænéide travestie* est suivie d'une autre qu'on trouve dans un des poèmes liminaires des *Murs de Troye* (1653) des frères Perrault<sup>12</sup>. Avec ces deux attestations précoces, on pourra compléter le FEW.

De même, le syntagme *fureur utérine* au sens de « nymphomanie » est jusqu'ici

<sup>10</sup> « Lève-toi, ô inconnu, né de mes os, mon vengeur. » Voir Virgile, *Énéide*, texte établi et traduit par Jacques Perret, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1977-1980, t. 1, p. 134.

<sup>11</sup> Il s'agit de Hannibal ; voir *ibid.*, p. 135, note 1.

<sup>12</sup> Voir Charles, Claude, Nicolas et Pierre Perrault, *Le Burlesque selon les Perrault. Œuvres et critiques*, Éditées, annotées et commentées par Claudine Nédelec et Jean Leclerc, Paris, Champion, 2013, p. 207 : « Si l'on croit aujourd'hui vos raisons de bibus, Homere, le vieux borgnibus, N'a rien joué de bon dessus sa Cornemuse. » Le glossaire de cette édition (p. 432) enregistre le mot, mais il ne souligne pas son intérêt historique.

considéré par le TLF, s.v. *utérin* et le FEW, t. 14, p. 89a, s.v. *uterus* comme apparu pour la première fois dans le *Dictionnaire* de Furetière<sup>13</sup>. Il se lit pourtant déjà dans *L'Énéide travestie*. En partant de *Vritur infelix Dido*<sup>14</sup> de son modèle, Furetière désigne la maladie de la reine de différentes façons :

Tel l'accuse d'avoir la rage,  
 Tel le mal de Saint Avertin<sup>15</sup>,  
 Tel d'avoir au corps un Lutin ;  
 Et tel plus docte en Medecine  
 Dit que c'est fureur uterine. (p. 12)

Cette occurrence de *fureur utérine* qui n'a pas intéressé BarBurlesque semble être la plus ancienne.

On peut relever également la locution verbale *s'en aller à nid de chien* qui signifie « ne pas réussir ». Elle manque au TLF et à la BHVF, mais elle est enregistrée dans le FEW, t. 7, p. 120b, s.v. *nidus* avec la datation : « Furetière 1690 – 1868<sup>16</sup> ». On lit en effet dans l'article *nid* du *Dictionnaire* de Furetière l'explication suivante : « On dit aussi d'une chose qui a depery, qui a eu un mauvais succez, qu'elle s'en est allée à *nid* de Chien<sup>17</sup>. » Comme BarBurlesque, p. 56 l'a signalé, on trouve pourtant une occurrence antérieure de la locution dans *L'Énéide travestie*. C'est Didon qui parle à Énée :

Tous tes desseins & tes affaires  
 S'en alloient lors à nid de chien. (p. 52)

Avec cette attestation, on pourra améliorer la datation du FEW.

Un autre cas intéressant est la locution verbale *faire son orge*, qui signifie « faire de bonnes affaires ». Dans un de ses monologues, Didon parle ainsi :

<sup>13</sup> Voir l'édition de 1690, t. 2, p. 129a, s.v. *fureur* : « Il y a aussi une maladie de femmes, qu'on appelle *Fureur uterine*. » et, avec plus de détails, t. 3, p. 859a, s.v. *uterin* : « On appelle en Medecine *fureur uterine*, une maladie de la vulve ou matrice, qui jette des fumées au cerveau, qui causent de grands emportements & deshonestes aux femmes qui ont une passion d'amour indomptable. La plus part des Religieuses qu'on croit possédées, ne sont que des malades de *fureur uterine*. Manjot Medecin de Paris a écrit un beau Traitté de la *fureur uterine*. » (c'est l'auteur qui souligne). *Manjot* désigne Antoine Menjot ; voir le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, s.v. *Melampus*.

<sup>14</sup> « Elle brûle, l'infortunée Didon. » Voir Virgile, *Énéide*, IV, 68, éd. cit., t. 1, p. 113.

<sup>15</sup> Voir le FEW, t. 14, p. 326b, s.v. *vertigo* qui enregistre frm. *mal saint Avertin* « douleur de tête ; obstination » d'après les *Curiositez françoises* d'Antoine Oudin, 1640.

<sup>16</sup> La date de 1868 correspond sans doute à l'article *nid* du dictionnaire de Littré.

<sup>17</sup> Voir t. 2, p. 726b de l'édition de 1690 ; c'est l'auteur qui souligne.

Et toy malheureuse Nanon  
 C'est toy qui me portes guignon,  
 C'est toy qui m'as coupé la gorge,  
 Tu croyois bien faire ton orge,  
 Et de faire un excellent coup  
 De me mettre à la gueule au loup<sup>18</sup>. (p. 87-88)

Cette expression manque au TLF et à la BHVF et elle n'a pas intéressé BarBurlaque non plus, mais si l'on en croit le FEW, t. 4, p. 482a, s.v. *hordeum*, la locution *faire ses orges* est attestée depuis environ 1580, et sa variante *faire son orge* se lit dans le *Dictionnaire* de Furetière de 1690. Or la première attestation qu'il cite pour *faire ses orges* provient de Littré, qui dans l'historique de son article *orge* enregistre le passage suivant :

XVI<sup>e</sup> s. Ils faisoient leurs orges, comme l'on dit, en leurs charges, CARL., VI, 17.

La source de Littré me semble être les *Mémoires du maréchal de Vieilleville* que le P. Griffet a publiés en 1757 en l'attribuant à Vincent Carloix, secrétaire du maréchal ; le passage correspondant se lit, avec quelques variantes, dans l'édition procurée par Buchon<sup>19</sup>. Or ce texte est aujourd'hui considéré comme une compilation anonyme, dont la datation est problématique<sup>20</sup>. On peut se demander si la locution, qui manque au dictionnaire d'Edmond Huguet<sup>21</sup> comme au répertoire de Pierre Enckell<sup>22</sup>, remonte vraiment au 16<sup>e</sup> siècle. Au moins, on en a une occurrence de 1603 chez Marnix de Sainte Aldegonde<sup>23</sup> qui me semble être la plus ancienne, à laquelle on pourra ajouter

<sup>18</sup> Voir le FEW, t. 5, p. 457b, s.v. *lupus* : *se jeter*, etc. dans la gueule du loup « au plus fort du danger » (depuis 1600, Beroalde de Verville).

<sup>19</sup> J. A. C. Buchon, *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France. Commentaires du maréchal Blaise de Montluc, Mémoires du maréchal de Vieilleville*, Paris, Desrez, 1836, p. 631 : « Le capitaine Nicolas de Bragme, sergent-major de Metz et du pays messin, et le prevost Vaurre, desquels nous avons parlé sur la fin du cinquième livre, faisoient leurs orges, comme l'on dict, en leurs charges, avec oppinion que leurs deportements n'estoient descouverts [...] »

<sup>20</sup> Voir Michel Simonin (dir.), *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard et Librairie Générale Française, 2001, p. 1180b, s.v. *Vieilleville*.

<sup>21</sup> Edmond Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, 1925-1967, 7 vol.

<sup>22</sup> Pierre Enckell, *Le Dictionnaire des façons de parler du XVI<sup>e</sup> siècle. La lune avec les dents*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

<sup>23</sup> Voir Philippe de Marnix de Sainte Aldegonde, *Le Tableau des differens de la religion*, t. 1, 4<sup>e</sup> édition, Leyde, Jean Doreau, 1603, p. 79 : « Eglise ne laisse pas d'en faire ses orges, & de se servir de son faux tesmoignage en un autre endroict, au livre des decretales. »

plusieurs occurrences dans des mazarinades du milieu du 17<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Pour revenir à l'occurrence de la variante *faire son orge* qu'on lit dans *L'Énéide travestie* de 1649, elle est antérieure à celle du *Dictionnaire* de 1690 de Furetière relevée par le FEW.

L'exclamation *patatra Monsieur de Nevers* mérite aussi d'attirer notre attention. Elle apparaît dans la description de la réaction d'Énée face à Didon qui, surprise par un orage, est tombée de cheval<sup>25</sup> :

Le Troyen s'esbouffe de rire,  
Et ne se peut tenir de dire  
La voyant tomber à l'envers  
Patatra Monsieur de Nevers. (p. 30)

Le mot *patatras* ou *patatra* n'est pas très bien représenté dans la lexicographie. Il manque à la BHVF, tandis que le TLF, s.v. *patatras* et le FEW, t. 8, p. 45b, s.v. *patt-* ne le connaissent que depuis 1651, J. Loret, *La Muze historique*, le 22 octobre<sup>26</sup>. Leur source commune est l'*Histoire de la langue française des origines à nos jours* de Ferdinand Brunot<sup>27</sup>. Comme une autre attestation de 1651, on peut relever *Le Virgile travesti* de Scarron, livre VI, vers 2256 : « Patatras, il choit de plus belle<sup>28</sup>. »

Cependant, nos instruments de travail ne disent rien sur *patatra Monsieur de Nevers*. Pourtant, comme nous le rappelle BarBurlesque, p. 101, le *Dictionnaire* de Furetière lui consacre un article et l'explique de la manière suivante :

C'est une exclamation ironique qu'on fait quand on voit tomber quelqu'un.  
Ce proverbe vient de ce que François de Gonzague Duc de Nevers courant la

<sup>24</sup> Voir *Le Commerce des nouvelles restably, ou le courrier arrêté par la gazette*, 1649 (Moreau 718), p. 13 : « Il avoit toutesfois bien choisy son temps, & comme personne ne le contredisoit, il pouvoit faire ses orges, & faire accabler son Imprimeur de sols bossus [...]. » ; etc. Voir le site internet : Recherches internationales sur les Mazarinades (<http://mazarinades.org/>).

<sup>25</sup> Pas de passage correspondant chez Virgile, autour des vers 160-165 du Livre IV de l'*Énéide*.

<sup>26</sup> Voir J. Loret, *La Muze historique ou recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps, écrites à son altesse Mademoiselle de Longueville, depuis duchesse de Nemours (1650-1665)*, nouvelle édition par J. Ravenel et Ed. V. de la Pelouze, t. 1, Paris, Janet, 1857, p. 168, vers 16-22 : « Et dans Bourges, la noble ville, On a fait un très-mauvais tour A la grosse et maîtresse tour, Dont, par des maximes de guerre, On a mis le grand corps par terre, Qui, trêbuchant par gros plâtrats, Fit horriblement patatras. »

<sup>27</sup> T. 3, *La formation de la langue classique 1600-1660*, Première partie, Paris, Colin, 1909-1911 ; réimpression, Paris, Colin, 1966, p. 225. On remarquera en passant que *L'Énéide travestie* manque à sa bibliographie.

<sup>28</sup> Scarron, *Le Virgile travesti. Texte, introduction générale, chronologie, notes, analyse des livres, bibliographie, index établis* par Jean Serroy, Paris, Bordas, 1988, p. 532. Cette occurrence a été citée par Leonard T. Richardson, *Lexique de la langue des œuvres burlesques de Scarron*, Aix-en-Provence, Imprimerie universitaire de Provence, 1930, p. 201.

poste de Paris à Nevers, son cheval s'abatit dans la ville de Poulli : sur quoy une<sup>29</sup> vieille luy cria, *Patatra Monsieur de Nevers* : ce qui le mit tellement en colere, qu'il y envoya des soldats qui desolerent toute la ville. D'où vient qu'encore à present un passant n'oseroit dire *patatra* dans la ville de Poulli, sans se mettre en danger d'estre fort maltraitté. (t. 3, p. 68b ; c'est l'auteur qui souligne)

L'origine de l'expression est-elle bien cette histoire ? Il est difficile de l'affirmer. En tout cas, Furetière n'est pas le premier à la raconter. Avant lui, Fleury de Bellingen nous en donne une version similaire dans ses *Premiers essays des proverbes et autres questions curieuses proposez & exposez en forme de dialogue*<sup>30</sup>. Même s'il m'est pour l'instant impossible de retrouver la source de Fleury de Bellingen, *L'Ænéide travestie* de 1649 constitue le plus ancien témoignage connu de l'expression.

La locution verbale *jouer à la pierrette* qui signifie « faire un jeu qui consiste à retourner des doubles avec une pierre ou avec une balle de plomb » se lit aussi dans *L'Ænéide travestie*, bien que le FEW, t. 8, p. 316b, s.v. *petra* donne comme première date le *Dictionnaire* de Furetière de 1690<sup>31</sup>. On la trouve dans le paraphrase des vers 84-85 du Livre IV de l'*Énéide* (*aut gremio Ascanium genitoris imagine capta / detinet, infandum si fallere possit amorem*<sup>32</sup>). Notre auteur part de ces deux vers pour mettre en scène différents amusements illusoires :

Elle prend Ascagne à son cou,  
Le fait danser sur son genou,

<sup>29</sup> Sic. Faut-il lire *bonne* en suivant la version rapportée par Fleury de Bellingen (voir ci-dessous) ?

<sup>30</sup> La Haye, Adrien Vlac, 1653, p. 94-95 : « A quel propos t'ecrie tu, *Patatra Monsieur de Nevers* ? tu ne m'as pas veu tresbucher, tu fais toujours de coqs-à l'Ane, c'est un sobriquet assez commun en France, du quel touteffois peu sçavent l'origine, qui est cause que la plus part du monde s'en sert hors de propos, & sans propos par maniere d'exclamation. Je te veux raconter l'histoire d'où il a tiré son commencement. Au temps que la France se ravageoit, & ruinoit elle mesme de ses propres armes durant les mouvemens de la ligue sous le regne du Roy Henry troisième, François de Gonsaque de Cleves Duc de Nevers, courant la poste de Paris à sa Ville de Nevers, & traversant la Ville de Pouli, qui est une petite Ville située sur le bord de la riviere de Loire sur le grand chemin de Paris, le cheval sur lequel il estoit monté broncha en courant sur le pavé au milieu de la Ville, & fit par mesme moyen donner du nez en terre à Monsieur le Duc : quelqu'un le voyant trebucher ne se peut tenir de rire, & s'escria tout haut *Patatra Monsieur de Nevers*. La tradition dit que ce fut une bonne Vieille. Il n'importe qui ce fut ; mais le propos fut bien recueily, & ne demeura pas à terre, non plus que le Duc de Nevers. Il est passé en Proverbe ; de sorte que quand on voit tomber quelqu'un, on dit ordinairement, *Patatra Monsieur de Nevers*, & ceux qui ne sçavent pas l'histoire, usent du mesme terme à tout propos par forme d'exclamation. » (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>31</sup> La locution manque au TLF et à la BHVF.

<sup>32</sup> « ou dans ses bras [Didon] retient Ascagne, captive de la ressemblance de son père, tentant de donner le change à un amour qu'elle ne saurait nommer » (éd. cit., t. 1, p. 113).

Avec luy joüe à la pierrette,  
 Au toton, à cligne-mussette,  
 Et luy donne un petit couteau,  
 Des pois sucrez, & du gasteau.  
 A faute d'autre elle l'embrasse,  
 Et croit qu'Ænée est en sa place,  
 Car c'est le pere tout craché. (p. 14)

Cette occurrence de 1649, que n'a pas relevée BarBurlesque, nous permet d'améliorer la datation du FEW. On peut signaler par ailleurs que le syntagme *pois sucrés* au sens de « dragées » qu'on lit dans ce passage mérite d'attirer notre attention, encore qu'il n'ait pas intéressé BarBurlesque. De plus, il est curieusement absent du FEW, t. 8, p. 606a, s.v. *pisum* et t. 19, p. 162b, s.v. *sukkar*. Il est ignoré même par Raymond Arveiller dans ses compléments au tome 19 du FEW<sup>33</sup>. Cette absence est d'autant plus étonnante que l'article *sucré* du *Dictionnaire* de Furetière explique dès 1690 le syntagme de la manière suivante :

On appelle des pois *sucrés*, toutes sortes de dragées faites de pur sucre, ou de fruit enfermé entierement dans le sucre. (t. 3, p. 605b ; c'est l'auteur qui souligne)

S'agit-il d'une première attestation ? Il me semble que non. Dans la partie historique de son article *sucré*, le TLF cite une occurrence de *poix sucrez* chez Jean Auvray<sup>34</sup>, datée de 1623, sans doute d'après Frantext. Mais comme il ne définit pas le syntagme, on ne voit pas très bien ce qu'il signifie. Cependant, on ne doit pas renoncer tout de suite à la recherche des témoins précoces. Si l'on cherche un peu, on voit en effet qu'une attestation plus ancienne du syntagme se trouve chez Nicolas Rapin (mort en 1608), dans sa traduction de la première satire d'Horace publiée en 1610<sup>35</sup>. Là il me semble que le syntagme signifie « dragées » comme l'explique Furetière. Cette attestation de 1610 et celle de *L'Ænéide travestie* ainsi que celle du *Dictionnaire* de

<sup>33</sup> Voir Raymond Arveiller, *Addenda au FEW XIX (Orientalia)* édités par Max Pfister, Tübingen, Niemeyer, 1999, p. 496.

<sup>34</sup> *Le Banquet des muses*, Rouen, David Ferrand, 1623, p. 229 : « Ce [et non pas *Le* comme le dit le TLF] grand mangeur de pois sucrez. »

<sup>35</sup> Voir Nicolas Rapin, *Œuvres*, t. 2, *Vers publiés après 1608 et inédits (classement chronologique)*, Édition critique par Jean Brunel à partir des travaux de Émile Brethé, Paris-Genève, Droz, 1982, p. 466, vers 37-41 : « Comme un doux pedagogue, au petit enfant tendre Donne des pois sucrez pour luy faire comprendre Ses premiers rudiments, traictons plus curieux Le jeu laissé à part, ce sujet serieux. » Comme l'éditeur l'indique dans sa note (p. 475), les *poix sucrez* correspondent à *crustula* du texte latin.

Furetière pourront être ajoutées au FEW.

La locution *la tête a emporté le cul* signifie au propre « quelqu'un est tombé la tête en avant » et au figuré « le plus fort a emporté le plus faible ». Elle est absente du TLF, de la BHVF et de BarBurlesque, mais elle est enregistrée par le FEW, t. 13, 1, p. 273a, s.v. *texta*, qui cite le *Dictionnaire* de Furetière de 1690 comme première attestation des deux significations. Furetière l'utilise pourtant dès 1649 à la fin de *L'Énéide travestie*. En développant les vers 690-692 du Livre IV de l'*Énéide* (*Ter sese attollens cubitoque adnixa leuauit, / ter reuoluta toro est oculisque errantibus alto / quaesiuit caelo lucem ingemuitque reperta*<sup>36</sup>) qui décrivent l'agonie de Didon, il les transpose dans le registre burlesque de la manière suivante :

Trois fois Didon leva la teste  
 Pour dire qu'elle estoit bien beste  
 De n'avoir pas encore vescu ;  
 Mais la teste emporta le cu,  
 Et trois fois retomba pasmée,  
 Car elle s'estoit escrimée  
 Tellement de son espadon,  
 Qu'il s'escouloit à grand randon  
 De son sang bien plus de palettes  
 Qu'on n'en tire avec des lancettes.  
 Ses yeux encor resuscitans  
 Vinrent voir s'il faisoit beau temps ;  
 Mais quant se haussa sa visiere,  
 La mort luy sangla la croupiere,  
 Et son pauvre corps abbatu  
 N'eut plus ni force ni vertu. (p. 108)

Dans ce passage, l'auteur semble jouer sur les deux significations de la locution. Si l'on l'interprète au sens figuré, le plus fort, à savoir la mort qui attaque l'héroïne, emporte le plus faible, c'est-à-dire la vie qui s'enfuit. Mais si l'on donne à l'expression son sens propre, on assiste à Didon qui se meurt et qui tombe la tête en avant. En tout cas, cette occurrence de 1649 antedate le FEW comme les autres cas qu'on a examinés.

Ces quelques exemples qui ne sont que des échantillons auront montré, je l'espère,

<sup>36</sup> « Trois fois se redressant, du coude s'appuyant, à grand effort elle [= Didon] s'est soulevée, trois fois elle roula encore sur le lit, de ses yeux errants elle a dans le ciel si haut cherché la lumière et gémi, l'ayant trouvée. » (éd. cit., t. 1, p. 137).

que *L'Énéide travestie* de Furetière contient des mots et des expressions remarquables et que son vocabulaire est assez riche pour compléter nos instruments de travail et enrichir notre connaissance du français.